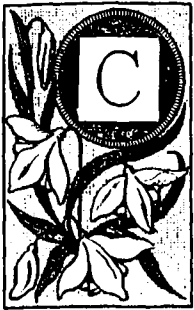


UNE SCÈNE DE DRAME :



es mémoires de Talleyrand, qui viennent de paraître et qui ont causé presque une impression de déception, tant la curiosité était éveillée depuis longtemps sur cette publication qu'on supposait pleine de révélations, en raison du délai imposé pour leur apparition, — ces Mémoires contiennent, cependant, le récit de quelques scènes curieuses.

C'est surtout dans ses souvenirs sur Napoléon que Talleyrand s'est laissé aller, bien qu'il se soit imposé de ne pas sortir du domaine de la politique, à retracer quelques anecdotes caractéristiques sur l'homme.

Il raconte, par exemple, sa première entrevue avec Bonaparte. — celui-ci traitant aussitôt avec lui, bien qu'il n'eût pas encore un passé de gloire militaire, d'égal à égal, et soutenant fièrement que, son oncle l'archidiacre valait l'oncle de Talleyrand, qui avait été archevêque.

En Corse, lui dit-il, un archidiacre vaut un évêque de France.

Ou bien il montre Napoléon, même tout-puissant, quand il est devenu Empereur, cédant à des accès de colère puérils ou se laissant entraîner à des folies d'orgueil, comme le jour où il fut pris d'une véritable rage parce que le prince Ferdinand d'Espagne l'avait appelé "mon cousin" et non "sire".

Quel épilogue Sainte-Hélène, après Waterloo, devait donner à ces aberrations tyranniques !

Mais encore que Talleyrand n'indique qu'en quelques lignes ces traits typiques comme par un parti pris de ne pas lâcher la bride à ses impressions personnelles, il les esquisse dans une vraie scène de drame, qui eût pu prêter à un développement digne de sa singularité et qui se trouve être d'une haute philosophie.

Oui, une scène de drame, et un auteur dramatique n'imaginerait rien de plus saisissant en effet !

C'était peu de temps avant la journée du Dix-Huit Brumaire qui allait livrer la France à Bonaparte.

Talleyrand était le complice de l'attentat qui se préparait, et Bonaparte, qui demeurait alors rue Chantier, — depuis rue de la Victoire, — était venu, en secret, conférer avec Talleyrand, qui habitait la rue Taitbout.

Un nouveau chef-d'œuvre à l'horizon



Commis d'hôtel. — Ah ! Monsieur arrive du steamer ? Monsieur veut-il une chambre pour longtemps ?

Voyageur européen. — Mon Dieu, non. Quinze jours peut-être. Vous savez, juste le temps de prendre des notes pour faire un livre sur les mœurs des Canadiens-Français.

C'était dans la maison qui porte maintenant le numéro 21 qu'avait lieu l'entretien.

Les deux hommes causaient des dispositions à prendre pour cette journée dans un salon éclairé par quelques bougies.

C'était leur sort à tous deux qui allait se jouer, et ils discutaient de la façon la plus animée sur les mesures qui leur paraissaient les plus sûres.

L'ambition de Bonaparte se déchainait. Il ne cachait plus déjà son rêve de devenir le maître. Ce coup d'audace accompli, l'avenir s'ouvrait devant lui. Tout lui était permis.

Tout à coup, tandis que Bonaparte et Talleyrand engageaient ainsi les destinées de la France, ils entendirent un grand bruit, le bruit que fait un escadron de cavalerie.

Talleyrand dit que Bonaparte pâlit : lui aussi, sans doute et fut pris d'une vive émotion.

Le futur Empereur, tremblant comme un criminel, s'imagina que ses projets avaient été percés à jour par le Directoire, et qu'on venait l'arrêter.

En hâte, il souleva les bougies, et il chercha à se cacher, errant à travers l'appartement, essayant de trouver une retraite.

En quelques occasions décisives de sa vie, Napoléon eut d'étranges défaillances de la part d'un homme comme lui. Il perdit la tête, il s'obstina à forcer une porte, qui, cependant n'était pas fermée à clef...

Le bruit continuait, cependant : on entendait le cliquetis des sabres ; les chevaux étaient arrêtés devant la porte de la maison, et s'ébrouaient, tandis que les cavaliers attendaient un ordre. Mais personne ne monta dans l'appartement.

Au bout d'un instant, on entendit le commandement : "En route !" et les soldats repartirent ; bientôt, ils avaient quitté la rue.

Bonaparte demeurait atterré, incapable de prononcer une parole.

Enfin, Talleyrand comprit, et éclata de rire : tout s'expliquait naturellement.

Comme, à cette époque, les rues de Paris n'étaient pas toujours sûres, pendant la nuit, quand les maisons de jeu se fermaient, au Palais-Royal, on rassemblait tout l'argent qui avait servi à tenir le jeu, on le portait dans des fiacres, et le banquier des jeux avait obtenu de la police qu'une escorte de gendarmes, qu'il paierait, accompagnerait chaque nuit les fiacres jusqu'à son domicile, rue de Clichy ; or, cette nuit là, quelque chose avait cassé à un des fiacres, précisément devant la porte de Talleyrand, et c'était ce qui avait motivé le temps d'arrêt.

La conscience de Bonaparte avait parlé tout à coup ; il avait interprété tragiquement une chose fort simple ; il s'était senti coupable, et il avait tremblé.

BETISE HUMAINE.

Un charlatan de renom était arrivé à la ville. On assiégeait sa demeure du matin au soir.

Un homme qu'une paralysie du nerf optique prive de la vue se présente.

— Otez vos lunettes et regardez-moi, lui dit le grand homme en lui mettant quelques gouttes d'eau sur les yeux. Je vous ordonne d'y voir. Vous y voyez ?

— Non, monsieur.

— Je vous dis que si !

— Je vous soutiens que non !

— Si ! si ! vous dis-je, moi ; et je ne me trompe pas. Vous y voyez ?

— Ma foi, oui.

Et le malade se retire, au grand ébahissement de la foule rassemblée dans la salle.

— Ça va donc mieux ? lui dit un des assistants en l'arrêtant au passage.

— Pas du tout, répondit-il froidement.

— Mais alors, pourquoi avoir dit oui ?

— Que voulez-vous, mon cher, je n'ai pas voulu avoir l'air plus bête que les autres.

UN BON REMÈDE

Client. — Si ça vous est égal, docteur, je vous prierai de m'envoyer votre compte tous les deux mois, au lieu de tous les mois.

Docteur. — Certainement, mais pourquoi cela ?

Client. — C'est que je crois que cela m'économisera... une rechûte ou deux.

UN HOMME OBLIGEANT



(A une soirée musicale.)

M. Jones. — Qu'est-ce qu'il chante, celui-là ?

Delle Van Clef. — Ah ! laissez-moi mourir !

M. Jones. — C'est moi qui l'exaucerais, si j'avais mon revolver !

UN SIÈGE COMPLIQUÉ



Père François marchandant un cancan. — Dites donc : il n'y a rien qu'un homme du cirque capable de s'asseoir dans ces ronds-là.